

COMPTE RENDU DES ACTIVITES D'UN RADIO ANGLAIS PARACHUTE EN
FRANCE PENDANT L'OCCUPATION

D'abord je tiens à remercier le Centre Edmond Michelet de Brive de m'avoir invité à leur envoyer un compte rendu de mes expériences avec la Résistance en Dordogne et en Corrèze, pendant l'occupation. Ce n'est pas sans émotion que je m'adresse à cette tâche, mais avec le passage du temps la mémoire ne s'améliore pas, et forcément j'ai oublié une grande partie de ces événements du passé. C'est pourquoi je m'excuse d'avance pour les inexactitudes et les omissions qui sûrement entrèrent dans ce récit. En plus, les autorités britanniques m'ont retiré le compte rendu écrit que j'avais gardé des messages reçus et envoyés pendant les six mois que j'ai passés en France, pour l'inclure dans les archives de la dernière guerre. Evidemment, ce fait n'a pas facilité ma tâche.

C'est un grand ami de ma jeunesse, le Commandant Malcolm Munthe, fils de l'auteur bien connu, Axel Munthe, qui m'a introduit à la SOE. Mais c'est un autre écrivain, Selwyn Jepson, qui a été mon premier contact avec eux. Selwyn Jepson était l'officier recruteur pour la Section Buckmaster de la SOE et j'ai eu une entrevue avec lui vers la fin de 1943 dans la Horse Guards Avenue, tout près de la Horse Guards Parade Ground où les cérémonies pour l'anniversaire de la Reine ont lieu chaque année. La pièce où l'entrevue eut lieu, à l'exception d'une table et de deux chaises et peut-être d'une carte sur le mur, était totalement vide. Jepson, assis à la table et portant l'uniforme d'un Major dans l'armée anglaise, me posa des questions sur mes origines, combien de temps j'avais passé en France et dans quelle région. S'étant satisfait que je parlais assez bien le français, il me posa d'autres questions sur les motifs et raisons pour lesquels j'avais demandé un transfert. Au cours de l'entrevue, aucune mention n'a été faite du travail qu'éventuellement je serais appelé à faire. A la fin, il m'a congédié en me disant qu'ils se mettraient en contact avec moi par la suite.

Ayant été accepté, j'avais 26 ans, j'ai commencé mon entraînement vers le fin de 1943, et dans les deux mois qui suivirent, je suis passé par plusieurs écoles spécialisées d'entraînement (Special Training Schools STS). La première se trouvait à Arisaig, dans une région très belle de l'Ecosse du Nord. Là-bas, pendant trois semaines, j'ai reçu de l'entraînement en culture physique, au combat sans armes (unarmed combat), à l'emploi des armes à feu et surtout on m'a appris à recevoir et envoyer le code morse jusqu'à 18 mots par minute. Ensuite, j'ai passé quelques jours à Ringway près de Manchester où j'ai fait quatre sauts en parachute, dont un de nuit. Mais c'était à la STS à Thame près d'Oxford que j'ai reçu mon entraînement principal. Thame était le centre d'entraînement pour les opérateurs de radio. Cet entraînement était minutieux, et couvrait tous les aspects, y compris toute la procédure; il me donna suffisamment de connaissances techniques pour pouvoir faire une réparation simple sur un poste et m'apprit l'usage des codes secrets entre autres.

La vitesse d'envoi et de réception en morse augmenta à cette école à environ 25 mots par minute. A la fin du cours, je fus envoyé avec un poste radio et mes codes à un adresse au nord du pays d'où je dus faire contact avec la station à Thame. Je dois dire que c'est grâce à l'excellence de l'entraînement reçu à Thame et tenant compte aussi d'une heureuse fortune, que j'ai pu assurer tout mon trafic dans les deux sens, pendant mes six mois passés en France.

La dernière partie de mon entraînement aurait dû avoir lieu à la STS à Beaulieu, où l'on recevait de l'instruction dans l'art de mener une vie clandestine dans un pays occupé par l'ennemi, mais dans mon cas j'ai reçu cet entraînement à Londres. En effet, la SOE avait besoin d'envoyer d'urgence un radio en Dordogne par suite d'un malheur survenu à Brive au début de 1944, dont les détails sont bien connus, et je fus choisi pour cette mission.

Pendant ces dix derniers jours à Londres, je reçus mon ordre de mission; on me donna un trousseau complet avec des costumes coupés à la façon française et une histoire de couverture, dont les détails, en ce qui concerne la période de ma vie passée en France, correspondaient autant que possible à la vérité. Quant à l'invasion de 1940, on m'a montré comme ayant fait partie d'une unité qui avait été presque entièrement détruite pendant cette invasion, et on m'avait même fourni les noms des officiers de cet unité. On me donna un jeu complet de faux papiers, une carte d'identité au nom de René Beauvalais, des certificats de résidence à Bordeaux et de travail dans une banque de cette ville; un certificat de recensement, document obligatoire à cette période; un certificat de décharge de l'armée et des coupons de nourriture et de vêtements. Tous ces documents avaient été un peu passés dans la poussière pour leur donner une apparence usagée. On me donna aussi un code privé basé sur un poème que j'ai dû apprendre par coeur. Ce code devait servir au cas où j'aurais perdu pour une raison ou autre mon code principal. Le veille avant mon départ, le Colonel Buckmaster me donna un étui à cigarettes en argent.

Le lendemain, le jour de Pâques 1944, avec Peter Lake (Jean-Pierre) je fus conduit en voiture à l'aérodrome de Tempsford vers un bâtiment où nous devions être préparés pour notre départ. On commença par nous donner un excellent repas. Ensuite, on nous emmena dans une grande salle où, sur des tables, étaient étalés tous les objets que nous devrions emporter avec nous.

On nous ôta nos vêtements, nous fouilla, et ensuite, un par un, on nous donna chaque article de parure que nous allions porter de l'autre côté. On me remit une somme d'argent assez importante en francs, mes codes secrets, mon plan radio, mes faux papiers d'identité et un revolver et des munitions. Le reste de nos effets personnels fut emballé dans quatre colis qui allaient être parachutés avec nous.

Vers dix heures, on nous emmena sur l'aire de décollage, et on nous présenta au pilote de l'avion et à son équipage. Il faisait une belle nuit et la lune brillait dans toute son ampleur. Je ne me rappelle pas la marque de l'avion, mais c'était un bimoteur. Après avoir pris congé de Vera Atkins, qui nous avait accompagnés de Londres, nous sommes montés dans l'avion. Au centre de l'avion, il y avait un grand trou avec un couvercle dessus, et nos quatre colis étaient entassés juste devant. Jean Pierre et moi nous sommes assis juste derrière ce trou. C'est par ce même trou que nous devrions passer dans le vide sur une planche inclinée vers le bas. Bientôt l'avion décolla, et nous étions en route. L'intérieur de l'avion était sombre, et après quelques chuchotements nous nous sommes endormis. Nous étions bientôt au-dessus de la Manche et le 'Despatcher', le membre de l'équipage responsable de nous, nous avertit que nous pourrions rencontrer un peu de 'flak' en traversant la côte française, mais de ne pas nous inquiéter.

Notre destination était un champ près de Domme en Dordogne, et nous allions rejoindre le réseau de Jacques Poirier que j'avais déjà rencontré une fois à Londres. Vers deux heures du matin, le 'Despatcher' nous réveilla et nous avisa que nous arriverions à notre destination dans une demi-heure, et nous fit mettre nos parachutes qu'il attachait par les crochets au bout des cordes au fuselage de l'avion. Peu après, il enleva le couvercle du trou et nous avons vu pour la première fois les champs, les bois et toute la verdure de la France passer sous nos yeux. A ce moment, l'avion, je suppose, volait à une altitude d'environ 400 mètres, et j'étais plein d'émotion en admirant ce spectacle, à la pensée que dans quelques minutes, j'allais entrer dans un monde tout différent, et que la mission pour laquelle je m'étais préparé ces mois passés allait devenir une réalité. J'avais franchement peur, car on ne pouvait jamais être sûr de ce qui vous attendait en bas, mais seulement pour quelques instants car Jean Pierre et moi avons dû nous placer derrière l'ouverture en position pour sauter.

Le 'Despatcher' nous rappela les ordres que nous recevions avant de sauter: devant nous, se trouvaient deux lumières, l'une verte et l'autre rouge. Quand la rouge s'allumera, cela indiquera 'Action Stations' et la verte 'Go'. L'avion perdait de la hauteur, et nous voyions très clairement les détails du terrain, et les rivières que nous survolions avaient une lueur brillante. Bientôt nous avons aperçu un champ devant nous avec des feux qui brûlaient et des silhouettes autour, et près du feu le plus proche, une silhouette qui signalait une lettre en morse; c'était la lettre 'A' pour Alexandre, le nom du terrain. La lumière rouge fut allumée, et l'avion perdant de la hauteur, fit un grand cercle autour du terrain jusqu'au point d'arrivée quand il se dirigea vers les feux. A ce moment là, le feu vert s'éclaira et sur la commande 'Go' nous disparûmes par le trou. Mon parachute s'est ouvert en quelques secondes, et je me suis mis à flotter doucement vers le sol; je pouvais voir un groupe d'hommes près du bord du terrain où j'atterris en douceur. J'avais mon revolver à la main, mais bientôt Jacques Poirier s'approcha en me saluant. Jean Pierre avait aussi atterri sans incident.

Nos quatre colis furent rapidement trouvés et placés sur une camionnette à gazogène qui nous ramena tous à Siorac en Périgord. Là nous sommes allés à la maison de Charles Brouillet qui était le Maire du village. Charles, qui malheureusement est décédé depuis, était un vrai personnage, et ne mâchait pas ses mots. 'Siorac', nous dit-il, 'est un village de deux mille habitants, et parmi eux, il y a deux mille résistants'. Sa fille Monette, lors d'une visite il y a deux ans, a dit à ma femme qu'elle se rappelait très bien notre arrivée à leur maison pendant la guerre et que nous avions l'air pâles et effrayés.

Le lendemain, de bonne heure, avec Poulou, un de nos fidèles, aussi malheureusement décédé, je suis parti en vélo vers un château qui devait être ma première maison sûre. Sur les deux vélos, tous mes effets personnels étaient entassés y compris la somme d'argent, les armes, mes plans et codes secrets. Il faisait un temps merveilleux et j'ai été ravi de pouvoir admirer le beau paysage par où nous sommes passés. Après peu de temps, nous sommes arrivés au château qui était situé sur un coteau et entouré par une haute muraille. Poulou entra par une porte, tandis que j'attendais dehors avec les deux vélos. Il est bientôt revenu avec la nouvelle que le propriétaire, de nationalité belge, avait trop peur de me faire entrer dans son château à cause des nombreux allemands dans la région. Je n'ai jamais voulu le critiquer pour ce refus connaissant bien les terribles rétributions que les allemands payaient à ceux qui portaient aide à un agent secret. Heureusement, Poulou avait l'adresse d'une seconde maison sûre non loin de la première, celle d'un curé de campagne. Nous sommes retournés par la même route que nous avons prise, et ensuite avons suivi une longue route droite et plate avec des champs cultivés de chaque côté. Nous approchions la fin de la partie droite de cette route où il y avait un bosquet sur une petite hauteur, quand, tout à coup, je devins extrêmement nerveux. C'est comme si j'avais été possédé d'un sixième sens - je sentais le danger. Nous savions très bien que les allemands avaient certainement entendu l'avion survoler la région le jour précédent et que très probablement ils enverraient des patrouilles pour essayer de nous trouver. En outre, notre situation actuelle était particulièrement vulnérable. Soudain, derrière nous, nous avons entendu le bruit d'une voiture qui s'approchait. Sans hésiter, nous avons quitté la route et emprunté un petit chemin à gauche qui montait vers un fourré où nous nous sommes cachés avec nos bicyclettes. Il était temps, car une Mercedes noire découverte avec quatre allemands en uniforme à bord est arrivée rapidement sur la scène, et est passée devant nous sans nous voir. Pendant mes six mois dans la Résistance, c'est certainement le moment où j'ai été le plus près d'être pris par les allemands.

Nous sommes arrivés à la maison du curé sans autre incident. Le même soir, j'ai passé du temps à cacher l'argent et les codes parmi les tombes dans le cimetière à côté de l'église. Je suis resté trois jours dans la maison du curé sans rien faire. Les premiers jours d'un agent secret dans un pays ennemi sont souvent les plus délicats. Pendant cette période l'agent doit se mettre dans sa nouvelle peau, un peu comme certains insectes le font en se dépouillant d'une peau pour en prendre une autre. Le curé, avec qui j'ai eu de longues conversations, était une mine de renseignements pour moi. C'était, en outre, un fervent admirateur du Maréchal Pétain.

Le quatrième jour, Jacques est venu me chercher dans une Citroën, et m'a conduit à la maison, bien enfouie dans la campagne, d'un médecin luxembourgeois. C'est de cette maison, exactement une semaine après mon arrivée en France, que j'ai fait mon premier contact avec Londres. La Home Station n'était pas situé à Londres mais pour simplifier les choses, je parlerai désormais de contacts avec Londres.

La maison du docteur était un bâtiment long à deux étages un peu comme une grange, avec un toit haut et des poutres sur toute sa longueur. C'est parmi ces poutres que j'ai étalé mon antenne de 40 mètres en zigzags. La réception fut excellente dans les deux sens et j'ai pu faire contact immédiatement avec la Home Station (HS). Par la suite, ça n'a pas toujours été aussi facile. De cette maison, j'ai eu un trafic considérable avec la HS et j'ai envoyé des détails sur de nombreux terrains de parachutage d'armes pour nos groupes. En tout, pendant mon séjour en France, j'ai envoyé les détails de plus de 80 terrains pour des parachutages d'armes ou d'hommes, et je crois que la plupart d'entre eux ont été utilisés une ou plusieurs fois par la RAF. Chaque terrain reçut un nom, toujours un nom féminin, que je choisissais, un message personnel pour transmission par la BBC et choisi par le groupe en question et une lettre alphabétique qui devait être signalée du terrain à l'avion qui approchait.

La situation exacte de chaque terrain était précisée par un système simple de coordonnées tirées de la Carte Michelin 75, qui couvrait notre région. Cette information était codée et transmise à la HS qui répondait environ dix jours plus tard pour dire si le terrain avait été accepté ou refusé. Dans ce dernier cas aucune raison pour le refus n'était donné. Habituellement chaque parachutage était de 15 containers. Avant chaque période lunaire, Londres nous avisait des noms des terrains que la RAF tenterait d'utiliser pendant la période en question.

En raison de mon travail et de l'information que j'avais toujours auprès de moi sur nos activités, il était essentiel que je reste toujours dans des lieux sûrs et je ne devais pas m'exposer inutilement au danger. Déjà par son travail, un opérateur courait un risque chaque fois qu'il utilisait son émetteur en raison des services radiogoniométriques allemands qui étaient toujours à l'écoute sur toutes les ondes. Un opérateur qui émettait trop souvent du même endroit courait un risque grave d'être pris. Pour cette raison, il était obligé de changer souvent d'adresse.

Ainsi, ma vie de radio était une succession de mouvements d'une maison sûre à une autre. Je ne me plaignais pas du tout car je me rendais bien compte qu'il fallait qu'il en soit ainsi, mais parfois la vie pouvait être bien monotone. Je n'ai certainement pas vu grand chose de la vie romanesque que l'on imagine souvent être le sort de l'agent secret. Je dois dire que j'ai peu d'aventures à raconter. C'est pour cela que je vous donne, au cours de ce récit, quelques détails techniques sur mon travail dans l'espoir que cela n'ennuiera pas trop le lecteur.

Pour effectuer mon trafic par radio, j'étais muni d'un plan de radio 'Wireless Plan' avec le nom un peu comique de 'Camisole'. Ce plan était tapé à la machine sur quatre feuilles de grandeur 'foolscap' juxtaposées, puis réduit à la dimension d'une carte à jouer et ainsi photocopié. Je ne pouvais lire les détails sur ce plan qu'avec une loupe. Selon ce plan je pouvais entrer en contact avec la HS tous les deux jours à des heures indiquées sur le plan, la HS émettant sur les ondes en employant toujours le même signal d'appel.

Si la HS n'avait rien pour moi et de mon côté, je n'avais rien pour elle, la HS continuerait à émettre son appel pendant neuf minutes puis terminerait son émission. A ces occasions je ne venais sur les ondes qu'au cas où il y avait du trafic à passer d'un côté ou de l'autre. Selon le plan, je pouvais faire autant d'émissions à la HS que je voulais aux jours et heures indiqués. En cas de mauvaises conditions atmosphériques ou de brouillages par l'ennemi, ce qui arrivait assez fréquemment, il était possible sur ce plan de changer de fréquence autant de fois qu'il était nécessaire. Dans ce but, on me donna six cristeaux, chacun de fréquence différente et ainsi je disposais de douze fréquences sur lesquelles je pouvais transmettre. Il m'est arrivé parfois d'avoir à changer de fréquence trois fois au cours d'une même émission. Mes émissions duraient souvent trois quarts d'heure ou même davantage, et ainsi je courais de grands risques, mais j'étais obligé de le faire. Dans les cas où j'avais beaucoup de trafic à passer, je l'étais sur plusieurs émissions plutôt que de passer tout à la fois. Parfois j'avais des hommes stationnés à l'extérieur pour me prévenir de toute voiture ou personne suspecte dans les alentours. J'avais en ma possession une liste des plaques d'immatriculation des voitures radiogoniométriques allemandes, qui, de l'extérieur, ressemblaient à n'importe quelle autre camionnette. Enfin, j'avais un message spécial, le mot de code 'QUG' à passer en cas d'extrême danger. Ce code voulait dire 'je suis en danger imminent et termine l'émission - je reprendrai contact le plus tôt possible'. Heureusement je n'ai jamais eu à passer ce message. Pour les messages simples comme 'j'ai un message pour vous', 'j'accuse réception de message No..', 'je n'ai rien pour vous', on employait des groupes de trois lettres commençant tous par la lettre 'Q' couramment connus comme le code 'Q' et utilisés par les marines marchandes du monde. J'ai eu à apprendre environ une quarantaine de ces groupes.

Trois mois avant la Fin, Londres adopta un système différent pour l'envoi des messages par la HS aux agents à l'extérieur. Désormais, tout le trafic de Londres fut transmis la nuit par un système de broadcast par machine et l'opérateur en France n'avait pas besoin de venir sur les ondes. Avec ce système, j'étais obligé de rester à l'écoute pendant de longues heures tard dans la nuit.

Mais pour revenir à la maison du docteur luxembourgeois, je menais là une vie très tranquille, sortant rarement. Les quelques visiteurs à la maison furent informés que j'étais un parent lointain de la famille, en visite pour des raisons de santé. Jacques me visitait une ou deux fois par semaine m'apportant des messages à envoyer à Londres et prenant connaissance des messages reçus.

J'utilisais un poste de radio B Mark II, qui consistait d'une petite valise, tout à fait ordinaire, dans laquelle il y avait un poste récepteur, un poste émetteur, un transformateur et une boîte où on mettait les cristaux et solénoïdes (electric coils) nécessaires pour les transmissions ainsi que quelques lampes de rechange. J'utilisais parfois le courant du secteur mais très souvent des batteries, et j'avais toujours à ma disposition une ou deux grandes batteries de camion chargées à bloc. Ces batteries étaient utiles aussi dans les villes, où les allemands coupaient souvent le courant secteur par secteur pour localiser un opérateur. J'ai mentionné plus haut le compte rendu écrit que je gardais des messages reçus et envoyés, et ceci a surpris certains. Après tout, n'étais-je pas coupable d'avoir violé une des règles primordiales - qui était de ne pas porter sur sa personne des informations vitales susceptibles de tomber entre des mains ennemies? A cela je répondrais que le suivi d'une telle règle dépend des conditions dans lesquelles on se trouve au moment en question. Dans mon cas, j'étais obligé de maintenir un dialogue continu avec Londres sur les différents terrains et autres sujets, et je me demande bien comment j'aurais pu le faire sans un compte rendu. Parlant de règles, je me rappelle bien, qu'avant le départ, une des instructions aux agents était, immédiatement après l'arrivée en pays occupé, d'enterrer les parachutes, et je crois qu'on m'a même donné une pelle uniquement pour ce travail. Je me demande combien de fois cette règle a été observée; certainement pas dans notre région où nos parachutes ont été rapidement transformés en chemises et vêtements pour les dames.

Parmi les visiteurs à la maison du docteur, il y en avait un qui s'avérait un peu ennuyeux. C'était une jeune femme, qui s'appelait Simone, qui nous rendait souvent visite, et était devenue très curieuse à mon égard. Comme pour les autres visiteurs à la maison, on lui avait raconté ma petite histoire habituelle, mais j'avais l'impression qu'elle n'y croyait pas. Je ne pense pas qu'elle soupçonnait quelque chose, mais il y avait le danger d'une indiscretion de sa part et qu'elle aille raconter dans le village qu'il y avait un drôle d'étranger dans la maison du docteur et que le bruit arrive aux oreilles des autorités.

Il faut dire tout de suite que le mot étranger dans cette partie du pays ne veut pas nécessairement dire 'Anglais', mais par contre je n'avais aucune envie de recevoir la visite d'un gendarme pour faire une enquête. En conséquence, j'ai demandé à Jacques de me transférer ailleurs, ce qu'il fit - il était grand temps de le faire car j'avais déjà passé un mois chez le docteur.

Jacques me conduisit avec tout mes bagages et mes postes de radio dans une jolie villa qui se trouvait sur une hauteur dominant le bord sud de la Dordogne. Nous étions à Castelnaud Fayrac. Derrière la villa, il y avait des bois et devant nous, sur l'autre berge de la rivière, se dressait l'imposant Château de Beynac, perché haut sur un rocher. La villa était assez grande, et en voiture on ne pouvait l'atteindre que par une route étroite et sinueuse. Devant la villa, il y avait une cour et au delà, le terrain tombait à pic vers la rivière. Pour mes transmissions, j'ai érigé mon antenne à l'extérieur entre la maison et le fond de la cour.

Il y avait une garnison allemande d'environ 2,000 hommes stationnée à Bergerac plus à l'ouest, qui envoyait des colonnes blindées à la recherche des maquis qui étaient nombreux dans la région, et ils nous ont causé pas mal d'ennuis, mais je crois que le maquis a toujours eu le dessus. Nous étions toujours alertés d'avance chaque fois qu'ils venaient et nous avions tout le temps pour prendre les mesures défensives nécessaires, ce qui, dans mon cas, consistait à démonter mon antenne et à me réfugier dans les bois derrière la maison avec mon poste de radio, ce que j'ai dû faire plusieurs fois. J'ai envoyé beaucoup de messages de cette villa ainsi que d'une autre maison plus bas dans la vallée.

Cette villa appartenait à une vieille dame que nous appelions tous 'Mémé' et avec sa fille Nandou, elles nous ont logés, nourris et se sont occupées merveilleusement de nous pendant environ deux mois, en courant de grands risques. Nous étions nombreux car à part Jacques, Jean Pierre et moi-même, il y avait aussi André Malraux et d'autres Chefs de la Résistance qui nous rendaient visite régulièrement. Nous devons certainement à ces femmes une dette que nous ne pourrons jamais repayer.

C'est pendant notre séjour à Castelnaud Fayrac que la Division Allemande, Das Reich, a traversé notre région en route pour la Normandie et nos braves maquisards ont fait ce qu'ils ont pu pour freiner leur avance. Grâce à des informations reçues de différentes sources, j'ai pu envoyer à Londres des détails précis sur les mouvements de cette division ainsi que sur l'emplacement de son QG et de certains de ses officiers supérieurs. Nous avons été déçus que la RAF n'ait pas pu profiter de cette information pour bombarder cette division.

Un jour je reçus un message important de Londres pour Jacques demandant une réponse urgente. Comme je n'avais aucune idée où Jacques se trouvait à ce moment-là ou quand il allait revenir à Castelnaud, j'ai fait envoyer le message suivant par la BBC - 'Message Personnel pour Nestor - retournez immédiatement auprès de Casimir'.

Jacques apparût le jour suivant. Le message lui demandait d'envoyer à Londres les détails de terrains d'atterrissage, pouvant être défendus pour un minimum de temps et sur lesquels on pouvait faire de gros parachutages d'hommes et d'armes. Ils ont finalement choisi le terrain de Moustoulat pour faire le plus grand parachutage que nous ayions reçu.

Souvent je m'étais plaint à Jacques de ne pouvoir prendre part aux opérations du maquis en dehors de mes lieux sûrs, mais maintenant j'allais avoir l'occasion de jouer un rôle important dans ce grand parachutage. Dans cette opération, il fallait que je maintienne un contact assez fréquent avec Londres, et pour cette raison Jacques était obligé de m'emmener avec lui de Castelnaud au terrain de Moustoulat. Notre courrier, Madeleine Blaygeat est aussi venue avec nous. Nous sommes partis le 13 juillet et Jacques nous a conduit à grande vitesse le long des routes sinueuses de Dordogne et de Corrèze. Pour moi, c'était la première fois que je visitais ce dernier département. La nuit est tombée, et l'heure approchait où je serais obligé de faire une émission importante à Londres, et nous avons dû nous arrêter à une maison au bord de la route. Armes à la main, nous sommes entrés dans cette maison et avons forcé les occupants à rester tranquillement dans un coin de leur salon. Nous avons coupé le téléphone et après avoir trouvé une prise électrique, je me suis installé et j'ai pu envoyer ce message vital sur lequel pouvait dépendre l'opération du lendemain. J'ai aussi reçu une réponse de Londres confirmant que le parachutage aurait lieu comme prévu. En quittant la maison, nous avons bien précisé aux occupants de ne rien dire à personne de ce qui s'était passé chez eux cette nuit. Je crois qu'au début il nous ont pris pour des Allemands, mais une fois qu'ils se sont rendus compte que nous étions du côté allié, ils avaient l'air moins inquiets.

Je ne vais pas essayer de donner ici une description de ce parachutage du 14 juillet 1944 sur le terrain de Moustoulat, mais je dirai seulement que tout a marché à merveille, et que ce fut avec beaucoup d'émotion que je voyais tous ces avions nous survoler et larguer leurs cargaisons sur le terrain. Sur les centaines de containers reçus, je crois que seulement un très petit nombre a été perdu. C'est avec plaisir que, par la suite, j'ai envoyé à Londres un message leur annonçant le succès de l'opération.

Pendant le mois d'août, le PC de Jacques fut transféré au Château de la Poujade, inoccupé et situé près d'Urval en Dordogne au sommet d'une colline. C'était un vieux bâtiment construit sur trois côtés autour d'une cour intérieure. Notre PC était devenu le PC interallié, où passait beaucoup de monde d'un jour à l'autre. André Malraux était toujours avec nous et nous divertissait avec sa conversation brillante. Il y avait aussi le Commandant Poirier, qui, je crois, était un ancien pilote du Maréchal Pétain et qui, aussi, était le père de Jacques. Je garde un excellent souvenir de lui. Je continuais mon travail de radio et en plus on m'avait confié quelques tâches vis à vis du nombreux personnel qui se trouvait au château avec nous.

La plupart de mon travail radio s'effectuait la nuit et donc j'avais peu à faire pendant la journée. Heureusement, j'ai pu trouver un piano dans le château, ce qui m'a permis de passer des moments agréables. Dans un livre, paru dernièrement à Londres sur la Das Reich Division, il y a une anecdote selon laquelle un soir, Jacques voulait discuter avec André Malraux de la demolition d'un pont, mais le futur Ministre lui aurait répondu: 'Non, ce soir je crois que j'aimerais mieux écouter Casimir jouer du piano'. Je ne discute pas de la véracité de cette histoire mais je pense que Jacques l'a fait inclure dans le livre pour nous distraire. Après tout, nous étions tous connus comme 'les farfelus'. En outre, je ne peux pas me défaire de l'impression que j'ai toujours eue qu' André Malraux, avec qui j'ai eu des conversations très intéressantes par ailleurs, avait été envoyé chez nous par son chef à Londres pour surveiller nos activités; en effet, ce dernier n'a pas toujours témoigné d'une grande amabilité envers la SOE.

Avec la fin de la guerre qui approchait, les dangers que nous avions connus antérieurement avaient presque disparu. Nos maquisards circulaient avec leurs armes beaucoup plus ouvertement; en plus, Jacques, Jean Pierre et moi-même avons mis nos uniformes d'officiers britanniques qui nous avaient été envoyé par parachute. Quand même, nous avons eu une expérience assez effrayante, nous rappelant que, même à la veille de leur défaite, les allemands pouvaient encore être une force redoutable. Un jour on reçut au château la nouvelle qu'une colonne allemande, avec des voitures blindées en tête, remontait la côte vers le château. A ce moment, j'étais dans une maison avoisinante, d'où j'avais fait une émission à Londres la veille. Ce fut l'alarme au château et chacun se dispersa en vitesse avec ses armes, prenant position dans les bois autour du château dominant la route. Pour ma part, je dus quitter la maison où je me trouvais avec mon poste, l'antenne et tout le reste et prendre aussi refuge dans les bois. L'alerte, heureusement, fut de courte durée et le commandant de la colonne s'arrêta à mi-côte et rebroussa chemin. Le reste de notre séjour au château s'est passé sans rien de spécial à signaler.

Notre mission enfin terminée, nous avons passé quelques jours à Bordeaux d'où j'ai fait ma dernière émission et puis, peu après, un avion est venu tous nous chercher à l'aérodrome de Leblanc près de Limoges.

Je tiens, en dernier lieu, à rendre hommage à Jacques Poirier, qui était un chef inimitable et fort sympathique et à qui je dois beaucoup.